

# **GRANDIR**

**Fanny Briand**

Des événements, sans jour ni date, des instants suspendus à travers le temps. Des souvenirs vagues mais profonds qui laissent une impression plus qu'une vision. Des images qui s'affichent sur les écrans intimes, qui s'échappent dès qu'on tente de les affiner. Pourtant, elles sont bien là, à l'intérieur, juste derrière le front, on peut les apercevoir quand on lève le regard, quand on entre en soi. Elles sont là, déteintes, délavées par le temps, celui qui a passé d'alors jusqu'à aujourd'hui. Elles sont là, imprimées dans la matière du cortex, gravées dans les cellules des corps comme une empreinte, une marque qui oriente les vies.

Les parcourir, les visiter pour chercher en elles ce qui alors nous constitue encore aujourd'hui.

Remonter le fil jusqu'à ces instants, ces fulgurances qui s'inscrivent dans les histoires et qui prennent sens beaucoup plus tard.

Des anecdotes sans prétention dont on découvre les racines épaisses et turgescentes après avoir creusé dans la matière meuble qui les étayait. Mises au grand jour, à la lueur de la vie, elles se fendent et se répandent, mûres à se révéler.

Quel âge ? Quelle année ? Aucune idée et peu importe, juste une enfant, petite, très jeune et une famille ; rien d'extraordinaire. Un récit somme toute banal.

## La disparition

Naax, une semaine de ski en famille, sûrement les vacances de février. Nous avons Ilka avec nous en pension. Ilka, c'est notre chienne d'adoption, qui nous a adoptés autant que nous l'avons adoptée. Elle vit dans le même immeuble que nous, avec sa propriétaire, Mme Chaler, veuve d'une cinquantaine d'années. Trois enfants qui croisent régulièrement le même chien joyeux et affectueux dans les allées d'un immeuble, ça crée des liens. Tellement de liens qu'après avoir franchi le premier pas de la garder toute une journée, nous l'avons gardée quelques jours, puis une semaine, pour finalement entériner notre amour pour cette chienne en l'emmenant avec nous en vacances. Parfois, alors que nous étions dans « nos » jours de garde, nous rencontrions Mme Chaler dans les couloirs, et Ilka, tout à fait à l'aise dans son statut de chien familial qu'elle endossait ces jours-là, marchait droit, sans même un regard pour sa maîtresse. Ilka, c'était une sacrée chienne qui jouait au foot et ramenait le journal ; honnête, loyale, sûre.

Naax, un grand chalet dans la pente, on y accède par l'arrière, au niveau de la rue. A l'intérieur, des escaliers plongent dans le salon, au niveau bas. Entre ces deux étages, une remarquable hauteur du sol au plafond. De l'espace, de l'air et du carrelage blanc. Fred et Ingrid, des amis hollandais, nous ont rejoints pour quelques jours.

Un matin, je pars m'acheter quelques friandises à l'épicerie du village, j'emène Ilka avec moi, au bout d'une laisse. Mes coudes à la hauteur de son garrot ; elle est grande, je suis petite, j'ai six ans. Pas de trottoir, nous cheminons sur le bord de la route, dans une neige devenue grisâtre sous l'effet des éclaboussures projetées par le passage des véhicules. Cette matière, ce gris qui devrait être blanc, hésite entre soutenir et céder sous nos poids plume respectifs. La pesanteur parvient tout de même à inscrire manifestement le souvenir de notre passage. Des traces comme un signe, comme l'expression d'un enfant et d'un chien progressant côte à flanc.

De l'autre côté de la route, j'aperçois une fillette de mon âge que je reconnais. Peut-être l'ai-je déjà croisée au village ou sur les pistes de ski? Elle me voit, je traverse et nous continuons en trio notre chemin. L'ambiance est joyeuse, simple et fluide. Rapidement, ces quelques instants passés à ses côtés m'offrent une impression de complicité et le sentiment d'une possibilité d'amitié. Au fil des minutes qui s'épuisent à rejoindre le passé, l'enthousiasme

et la réjouissance qui nous unit s'affinent jusqu'à une certitude: je me suis fait une amie. La facilité de cet événement me surprend.

Sur le chemin du retour, je traîne emplie d'une agréable sensation ; moi, tout enfant que je suis, tout en construction et en devenir, j'ai la faculté de relation, je sais rencontrer quelqu'un. Cette nouvelle expérience de vie me comble et c'est le torse bombé de fierté et d'enchantement par cette découverte que je presse le pas pour retourner au chalet et partager mon émerveillement.

En route, j'aperçois Fred qui vient à ma rencontre, énergique, virevoltant. Son « ah, tiens, te voilà ! » se veut léger et enjoué mais ne parvient pourtant pas à s'accorder avec son attitude agitée, tout en à-coup. Je sens qu'aucune place n'est disponible pour la gaieté de mon humeur. La tête basse, je m'ajuste à son rythme, nous rentrons ensemble, mes pas serrés sur ses talons. Le chalet, la porte à l'étage, les escaliers jusqu'au salon, mon père me réceptionne en bas, sans m'accueillir, sans aucun ménagement. Pendant mon absence, quelque chose s'est passé, quelque chose qui tourne autour de moi, dont je suis le sujet principal mais que je ne saisis pas, quelque chose qui s'est déroulé dans le monde des adultes. J'entends des mots, capte des gestes, surprends des attitudes, mais le sens m'échappe. Il reste inatteignable, hors de ma portée. Il flotte tout là-haut, juste sous le plafond, là où les immenses murs le rejoignent. Une atmosphère électrique grésille dans la pièce, des étincelles de confusion crépitent entre chaque molécule d'air figée dans cet espace gigantesque. Tous les recoins de chacun des mètres cubes de ce chalet sont investis d'une charge frénétique.

Le retour de ma présence dans le séjour fait retomber cette tension en un seul souffle. Un souffle libérateur qui permet aux muscles contractés de se relâcher, aux corps raidis de se dilater et de reprendre leur place dans l'espace, dans la vie. L'air circule à nouveau mais une couche de crasse poisseuse et inconfortable s'est déposée sur le carrelage. Essayer de ne pas glisser, s'adapter, être ce qu'on attend de moi.

Mon père me tire vers ma mère pour lui prouver que je suis bien là, moi, l'enfant, son enfant. Il ôte ma propre existence à ma présence ; je ne suis plus moi, mais la cause et la raison de quelque chose. Il m'invite à consoler ma mère. Elle est assise à une table, en pleurs, effondrée, ratatinée. Elle semble plus petite que d'habitude, ressemble peu à ma mère. En sanglotant, elle s'explique, justifie sa peine et raconte que, ne me voyant pas revenir, elle est partie à ma recherche. Elle a suivi mes pas et ceux d'Ika dans la neige. D'un

coup, plus rien, ni trace d'enfant, ni trace de chien. Nous sommes une année après l'« affaire » Sarah Oberson, cette fillette disparue à 50m de chez elle en Valais. Ma mère m'a cru enlevée, volatilisée à mon tour.

Mal à l'aise, je ne sais comment faire, que faire ? Tout cela m'échappe, je suis simplement sortie promener le chien et je me suis fait une amie, rien de plus. Comment cela peut-il être la source de tant de tourmente ? Est-il vraiment possible que ma seule promenade ait intensifié la force de pesanteur qui règne dans ce chalet, au point que tout ce qui s'élève au-dessus du sol se désagrège?

J'entends le besoin et la nécessité de me tenir aux côtés de ma mère. Alors je trône là, comme un trophée, sans savoir vraiment comment me comporter. Je trône là, affublée d'un chapeau qu'on me fait porter, un chapeau qui n'est pas à ma taille, bien trop grand pour ma petite tête. Je me fonde, je m'efface pour permettre le soulagement et quelques sourires crispés. Dans cette absurdité, je cherche sur le visage des adultes un signe qui me débarrasserait de ces fripes de grands et qui me rendrait mon costume d'enfant.

## Un soir à Lipari

Tous les soirs, j'ai peur de m'endormir. Je sens mon corps trop petit, trop frêle, trop vulnérable pour être confié à tout l'espace présent dans la pièce. Toute cette masse d'air autour de mes quelques centimètres cube de masse corporelle, je ne fais pas le poids. Je dois rester éveillée pour surveiller. Surveiller l'air et ce qui peut s'y passer. Fermer les yeux, ce serait comme abdiquer, être prête à me livrer, m'abandonner tout entière à tous les possibles, laisser mon corps disponible.

Surtout que des voleurs guettent sous mon lit, n'attendant que le moment où je fermerai les yeux pour bondir et me ravir. Ils me veulent du mal, c'est sûr. Je ne sais pas lequel de mal, ce doit être le mal en général, le mal dont on parle à l'école, le mal qu'il ne faut pas faire aux autres, le mal qui est mal, tout simplement.

Et cet insecte qui me tourne autour dès que la lumière s'éteint. Je le vois bien, tourner frénétiquement autour du lit, par-dessus, par-dessous, dessus, dessous. Je le vois et le sens me passer sur le ventre, sur ou sous le duvet, peu importe ; il passe. Quand je crie et que ma mère vient pour la énième fois s'enquérir du problème, elle allume la lampe. Alors évidemment, on ne peut plus le voir, l'insecte. Elle vérifie ma mère, regarde sous le lit, ne voit rien. Il est pourtant bien là, caché dessous, je le sais. Je l'ai toujours su. Dès que la lumière s'éteindra à nouveau, il reviendra et ma mère sera déjà partie.

C'est ce qui m'interdit de m'endormir. Parfois, je ne sais même plus comment m'endormir. J'essaie ; fermer les yeux, ne plus penser, se laisser aller. Mais le monde qui m'entoure est trop présent pour que je m'en absente.

Ce soir, c'est à Lipari que le sommeil ne veut pas de moi. Nous, les enfants (mon frère, ma sœur, mon cousin, ma cousine et moi-même), sommes déjà tous couchés depuis un petit bout de temps. Atténuées par la distance contenue entre notre chambre et la terrasse, calfeutrées par l'absence de lumière présente dans cet espace, j'entends les voix des adultes, en sourdine ; mes parents, mon oncle et ma tante discutent sur la terrasse. Je ne peux décidément pas dormir, j'ai trop peur. Nous avons été loin de la maison toute la journée, un malfaiteur aurait eu tout le temps de se loger sous mon lit. C'est ainsi depuis le début des vacances. Tu parles de vacances. Je n'en peux plus, je me lève. D'abord, affronter le noir et tout ce qu'il peut éventuellement contenir,

tâtant des pieds et des mains, manquant de m'étouffer tellement je retiens ma respiration par crainte d'être remarquée par les êtres vivants dans la nuit, je réduis petit à petit l'étendue qui me sépare de la vie rassurante qui se déroule non loin. La porte, des sons, des rires, de la lumière, un autre monde, je respire enfin. Ouf, je suis sauvée !

J'amorce une approche discrète en direction de ma mère, tellement discrète que j'ai l'impression qu'on ne s'est même pas aperçu de ma présence. Alors je tournicote, je me tortille, je gesticule, je me fais exister. Je faufile mon corps dans cet univers d'adulte et lui aménage une place. Soulagée d'avoir échappé aux dangers que la nuit renferme mais gênée et consciente de ne pas être à ma place, je fais semblant. Semblant d'être là juste pour voir, tout à fait par hasard, sincèrement, sans raison. Après quelques instants de répit et peut-être quelques remarques m'invitant à regagner mon lit, ma mère me gronde franchement. Je devrais être au lit, dit-elle, comme les autres, en train de dormir. Non, je n'ai pas le droit de veiller ce soir. Ici, c'est la place des grands, des grandes personnes, les enfants doivent dormir, être couchés dans leur lit. Je me décompose, mon petit corps convulsé par des spasmes de chagrin, j'éclate en sanglots. Non, ce n'est pas que j'ai envie de rester éveillée à tout prix, j'aimerais dormir moi ! Oui, j'aimerais tant dormir, simplement, sereinement, sans angoisses et sans inquiétudes. Mais je n'y arrive pas, j'ai peur des araignées, du noir, des voleurs, ça fait des mois que j'ai peur, que je n'y peux rien, que c'est plus fort que moi, que je fais semblant de rien.

Ma mère me prend dans ses bras. J'espère un de ces moments de tendresse qui console et qui reconforte, qui dit que tout ira bien. Mais ce n'est pas ma peine qui a retenu son attention, ce sont mes peurs, tellement irrationnelles qu'elles ont provoqué des rires. Le rire des adultes qui ont oublié ce que c'est que d'être enfant.

## La visite au frère

Un large couloir fend le bâtiment de l'hôpital des enfants dans toute sa longueur. A chaque extrémité, une grande baie vitrée comme une échappée possible. La frondaison des arbres qui ombragent le jardin au pied du bâtiment, filtre la lumière naturelle et offre à l'espace une atmosphère paisible. Un calme en apparence. Des pièces se succèdent à droite, à gauche. Quelques portes ouvertes permettent au monde extérieur de pénétrer par les larges fenêtres en se reflétant sur le sol lustré, un linoléum vert-de-gris. Nous rendons visite à mon frère jumeau hospitalisé pour une intervention qui demande des soins mais ne cloue pas au lit.

Je suis mes parents, sans intention, sans implication, sans être animée par aucune raison particulière, en étant là parce qu'il faut être là. Je traîne souvent et je les rattrape parfois. J'essaye de saisir la nature des lieux au fur et à mesure que je les découvre. Des chambres partagées par plusieurs enfants, mais des enfants qui ne se connaissent pas. Des lits qui ne sont pas les leurs et dans lesquels pourtant ils doivent dormir. Une salle commune aménagée rien que pour jouer, une sorte de ludothèque dans laquelle on aurait interdit de rire.

Je m'interroge encore tandis que nous continuons de marcher le long du couloir à la recherche de la chambre qu'occupe mon frère. Un nom écrit sur une petite étiquette affichée à côté d'autres noms sur une porte « Bastien Briand ». Nous entrons. Je découvre l'espace en même temps que mes sens tentent d'en appréhender la consistance ; une grande chambre grise, quelques lits vides, d'autres occupés, d'immenses fenêtres qui paraissent vouloir maintenir la vraie vie bien à l'extérieur avec des vitres à sens unique qui ne permettent que d'être témoin du monde sans pouvoir y prendre part. En terminant l'état des lieux de la pièce, mes yeux tombent sur mon frère agenouillé dans un lit immense qui semble douillet et confortable, démesuré par rapport à sa taille. Il nous a repérés avant même que nous ayons franchi le seuil, comme si notre présence avait précédé nos corps. Il nous attendait.

Des retrouvailles plus que chaleureuses égayent la pièce. A l'excitation et l'agitation de mon frère répond la joie débordante de mes parents. La trajectoire des regards, les contorsions des visages, les mouvements des corps, la façon d'habiter la pièce, tout transpire une vive allégresse. J'observe la scène camouflée derrière la distance que j'ai mise entre les gens et moi et qui me protège de ces émanations de bonheur. Un manque de naturel notoire dirige

les acteurs dans des gestes préparés, surjoués, d'une densité ostensiblement pathétique. J'observe mes parents, pleins de volonté, être heureux et joyeux sans concessions, plus qu'à l'accoutumée. Le temps semble ne plus s'écouler de la même manière, hésitant entre un rythme effréné qui s'ajusterait à l'état de la situation ou à ralentir pour s'étirer, afin que nous puissions profiter de chacune des secondes écoulées.

Je peine encore à comprendre le besoin pressant et trop présent de notre venue ici. Nous n'avons rien à voir avec cet endroit, cette vie ne nous appartient pas. Mon monde c'est mon père et ma mère, mon frère, ma sœur et moi, dans notre appartement à la campagne, avec nos amis, l'école au bout de la rue, les primaires à droite du bâtiment, les enfantines à gauche. La cuvette enherbée où nous faisons de la luge en hiver, la place rouge où l'on sait bien qu'il faudra un jour enlever les petites roues de notre vélo et tenter une traversée en équilibre. C'est tout ça notre vie, alors que fait-il là mon frère, dans ce lit qui n'est pas le sien, dans cette chambre qui n'est pas la sienne ? Mon frère n'est-il donc pas exclusivement mon frère ? Est-il aussi un autre, cet autre qui vit ici, hors de nous ? Devrais-je moi aussi manifester de l'enthousiasme et de la gaieté face à cette visite ?

Tous les quatre, nous nous rendons dans la salle commune. Les stores à moitié baissés confèrent à la pièce une impression de demi-teinte. La lumière naturelle ne parvient pas à se frayer un chemin dans cet air si stagnant qu'il en devient presque palpable; un brouillard qui rechignerait à se dissiper. Les enfants qui devraient être animés par le simple fait d'être enfant et remplir cette pièce de cris et de joie, s'avèrent écrasés et réduits à quelques sourires et haussements de voix inaudibles. Le temps ici a choisi de ralentir, pour ne pas brusquer, ne pas choquer.

Mon frère s'installe à une table avec d'autres garçons et commence à jouer avec eux simplement parce que eux aussi sont là, comme lui. Leur seule présence suffit à la relation, peu importe qu'ils se connaissent ou pas, qu'ils s'apprécient ou pas. Ici, c'est fait pour jouer, alors on joue. On me demande de participer. Il faut jouer moi aussi maintenant, même si je n'en ai pas envie. Je n'ai pas le droit de saisir au vol une quelconque autre proposition de la vie ; regarder par la fenêtre, rêvasser dans ma tête ou jouer seule avec un des innombrables jouets parsemés sur le sol. Non, nous sommes venus pour être là, avec mon frère, entièrement. Toute notre présence se doit d'être focalisée en un point, concentrée en une direction ; divertir mon frère, être présent à

lui, le rendre heureux, lui donner du bon temps comme on dit.

A quoi ça rime tout ça ?

Pourquoi devrais-je faire semblant, me forcer à être autrement, mettre une intention dans chaque seconde pour les rendre plus vivantes ?

Pourquoi sommes-nous là ? A quoi ça sert de venir le voir ici, mon frère ?

Pourquoi ne pas simplement attendre qu'il réapparaisse dans notre famille ?

Oui c'est mon frère, c'est bien lui, mais c'est le même que d'habitude. Celui avec qui on vit et qui fait partie de nos vies. Celui avec qui je partage ma chambre, avec qui je me cache sous le lit quand nous sommes seuls et que nous avons peur, celui avec qui je ris et sur qui je crie.

Autour de moi, tout paraît fonctionner normalement. Personne ne relève la supercherie, tous font comme si ; comme si tout cela était vrai, comme si tout cela se tenait, dans ce lieu sans définition qui essaye simplement de reconstituer un semblant de vie face à la maladie.

## Chez le coiffeur

Maman m'emmène chez le coiffeur.

Jusqu'à présent, c'était elle qui nous coupait les cheveux, à ma soeur, mon frère et moi. Elle avait dû s'entraîner quand nous étions petits et sans voix, quand nous étions encore incapables de protester si, après qu'elle ait manié les ciseaux, nos têtes laissaient entrevoir par endroits la peau blanche du crâne ou si des escaliers prenaient la place de ce qui aurait dû être un fin dégradé. Elle s'est fait la main pour économiser un peu d'argent et aussitôt que nos consciences aient été suffisamment développées pour comprendre ce qui était en jeu, elle se débrouillait déjà pas mal. Cela lui a permis d'échapper à nos éventuelles remontrances ; elle était rusée.

Mais, aujourd'hui, ma demande dépassant d'après elle ses compétences, ma mère m'emmène chez le coiffeur pour la première fois. Je doute que la proposition soit venue de moi. J'appréciais ces moments que nous passions ensemble, toutes les deux enfermées dans la salle de bain, en marge du monde. J'entendais en sourdine les sons de la vie normale, de la vie sans surprise qui se déroulait au-delà de la porte en bois ; les allers et venues dans l'appartement, la voix de mon frère et de ma sœur, la musique de mon père. J'échappais au quotidien tout en étant assurée de sa présence reconfortante, un privilège. Une fois la porte refermée, l'espace différencié de ce qui nous était familier, tous les possibles s'offraient à nous. C'était comme si, en franchissant le seuil, nous nous devétions des règles et rôles familiaux, nous n'étions plus sous la tutelle d'aucun code, nous devenions plus libres. Personne ne pouvait avoir connaissance de tout l'exceptionnel qui circulait dans cette pièce entre ma mère et moi. J'étais très fière d'avoir droit à quelque chose d'exclusif, rien qu'à moi.

L'éventualité qu'elle partage ces mêmes instants avec mon frère ou ma sœur, quand, eux aussi, passaient sous la coupe de ses ciseaux ne m'avait jamais traversé l'esprit. C'était impensable. Pas parce que je l'imaginais fidèle et loyale au point de me réserver cette attention mais simplement parce que cette possibilité ne faisait pas partie de mon entendement. J'étais persuadée être la seule à bénéficier de ces moments d'intimité et de complicité.

En ces circonstances, je m'en remettais pleinement à elle, je lui confiais mon corps et son apparence ; d'elle dépendait mon allure pour les prochains mois

et le regard que les hommes, les arbres et les oiseaux poseraient sur moi. Je me donnais sans réserve, sans broncher, même si parfois la pointe acérée des ciseaux griffait la peau délicate de mon cuir chevelu ou que je la sentais s'approcher un peu trop près de mes yeux ou de mes oreilles. L'ensemble s'écoulait dans un calme inattendu, rendu possible uniquement grâce au cadre apaisant et protecteur du cercle familial dans lequel cet événement se déroulait.

Ce n'est donc pas tout à fait à l'aise et solidement vissée à la main de ma mère, que je parcours les quelques dizaines de mètres qui séparent la place de parking, où nous avons garé la voiture, du salon de coiffure.

De loin, j'aperçois déjà la vitrine. Trois personnes, vraisemblablement les coiffeurs, se tiennent debout sur les quelques marches qui séparent la rue de la boutique, elles bavardent. Une angoisse cristallise brusquement toutes les cellules de mon corps en un effroi; l'espace qui devait m'offrir un laps de temps et permettre de me rassembler avant d'affronter une nouvelle situation, est occupé par trois corps. De surcroît, la discussion qui les anime amplifie leur présence physique par une présence immatérielle ; de l'entrain, de la gaité vive crépitent entre eux et autour d'eux, une voie lactée de joie scintillant dans les airs. Nous allons devoir traverser cette bulle clairement privée affichée en plein espace public.

J'aurais voulu un seuil entre le monde du dehors et le monde du dedans. Un entracte pour réunir mes fragments dispersés sur le chemin, en proie à tous les mystères de la terre qui se dévoilaient devant mes yeux neufs. Un intervalle plus épais qui m'aurait permis d'affronter, parfaitement concentrée, cet autre univers, celui du salon de coiffure, où j'allais devoir livrer ma vie et son image à un parfait inconnu.

Non, le passage de l'extérieur à l'intérieur, d'un système à un autre se fera là ; en plein air, au grand air, dans ce dehors ouvert aux yeux de tous.

Ma mère semble, elle, tout à fait à l'aise. Elle se dirige en une rectiligne tendue directement sur les escaliers et s'octroie sans crainte le droit, celui que les grandes personnes ont, d'intervenir. Elle déforme la bulle, bouscule la valse rythmée de joie dansant dans les airs en lançant elle-même, dans la mêlée, quelques paroles. Elle se manifeste alors que je tente de me dissimuler derrière ses jambes trop fines.

Un dialogue s'engage, du convenu, du conventionnel, de ces choses qu'on dit sans vraiment réfléchir. Petit à petit le propos se précise. Là, au bas de l'esca-

lier, même pas encore protégée par l'atmosphère calfeutrée d'un intérieur, une discussion qui porte sur ma propre personne est lancée. On parle de moi, de mes cheveux, de mon allure, de mes désirs d'une coupe au carré, de mon envie d'une frange en brosse (la même que mon amie Fabienne, raison de notre venue ici). Je reste un simple témoin, même pas pris à partie. Mon intimité est jetée dans les airs, livrée au monde, on m'expose au milieu de la rue, sans fard, sans crier gare, sans même qu'on chuchote. On offre mes entrailles à la criée, à qui veut bien les prendre.

Soudainement, comme si on venait de se rappeler de ma présence, on m'adresse la parole:

Alors, qu'est-ce que tu veux comme coupe de cheveux ?

Et ma mère de répondre illico, sans laisser la possibilité à rien d'autre d'émerger au milieu de la flaque de timidité dans laquelle je baigne: Elle veut la même coupe que Fabienne !

Et des rires, en éclats. Et ceux de ma mère.

Et des regards, sur moi.

Je suis percutée par une vague monstrueuse de gêne, ma mère me met dans l'embarras. Un carnaval intérieur est mis en branle, des pensées en tout sens s'entrechoquent, des mots qui se cherchent, qui cherchent à dire sans savoir encore vraiment quoi. Des mots pas encore éclos, pas encore consolidés, sans ordonnancement, fusent et se heurtent à mes parois intérieures. L'ensemble tente d'atteindre ma mère, condensé en un regard furieux et stupéfait.

Mais, maman, quelle désinvolture ! Comment oses-tu ? ! Comment peux-tu rire avec ces personnes qui ne sont justement personne à nos yeux ? On ne les connaît pas ! Ils ne connaissent pas Fabienne ! On ne peut pas faire comme si ! On n'a pas le droit, maman, de s'adresser aux inconnus avec tant de familiarité ! Il faut de la distance, de la tenue, de la rigueur, pas de la connivence.

Cette insurrection reste coïncée au milieu de ma gorge.

J'aurais voulu qu'elle réponde simplement, avec des mots neutres, des mots qu'on dit juste pour dire, qu'on utilise normalement. Ceux qui restent plats, qui ne font pas de vague ; « long », « court », « effilé », « dégradé ». Qu'elle dise comme on dit les choses d'habitude, usuellement, sans en faire plus, sans en faire trop.



## Le bol de soupe

« Ding! » C'est la sonnerie du micro-onde qui retentit dans l'appartement. Unique, immédiatement reconnaissable parmi toutes les sonneries qui nous accompagnent dans nos vies et nous relie au monde. Une première attaque franche et stridente, aigüe, à laquelle fait écho un prolongement filiforme et aérien ; un diapason en forme de queue de pie qui, jeté dans l'atmosphère, se serait mis en orbite, porté et emporté par les masses d'airs, comme ces lignes dessinées dans le ciel après le passage d'un avion. Cet ensemble volant s'évanouit ensuite délicatement en s'effilochant de lui-même, comme s'il n'avait jamais existé.

Aujourd'hui encore, à chaque fois que j'entends ce son, un mécanisme implacable s'enclenche en moi. Ce qui était d'abord une réaction s'est transformée en un réflexe bien ancré dans toutes mes cellules. En un instant, des frissons sillonnent mes veines et glacent mon sang, les poils s'hérissent un par un sur ma peau comme sous l'action d'un scanner qui passerait en revue mon corps tout entier; la tête, les bras, les avant-bras, les cuisses, les molets, une lame déferlante de chair de poule et de picotements. Je suis transportée 20 ans plus tôt, dans cette autre que j'étais avant.

Midi bien tassé, j'ai faim. Je vis chez mes parents. Chacun occupé à sa vie, nous cohabitons entre adultes confirmés et adultes en devenir. Loin du fonctionnement des familles traditionnelles et de leur quotidien rythmé par les habituels repas-fédérateurs autour de la table, je suis devenue nutritivement autonome et me suis fait réchauffer un bol de soupe au micro-onde. Dans la cuisine tout en longueur, ma mère et son amie Maïté discutent autour d'un café.

J'entre dans la pièce. Je vais pour récupérer le bol de soupe dans le micro-onde et ainsi mettre fin aux tiraillements qui s'opèrent dans mon ventre. J'ouvre le battant et saisis le bol brûlant à mains nues. Le temps nécessaire pour que l'information de chaleur soit captée par mes neurones sensoriels, je me retrouve avec le bol dans les mains, à mi-chemin entre le micro-onde et le plan de travail, ça y est ; je me suis brûlée. Je parviens de justesse à déposer le bol sur la dalle de granit, évitant ainsi un largage de soupe verte sur le carrelage blanc de la cuisine. Mes neurones réveillés, la douleur est maintenant bien perceptible, une armée de cavaliers en faction se battent au lance-flamme sur le bout de mes doigts. Je me suis brûlée.

Un cri, un son, un juron sortent de ma bouche, sans qu'ils ne m'appartiennent.

Un souffle, un vide, une absence incommensurable.

On m'a brûlée. Ma mère m'a brûlée.

Elle se retourne, je me tourne vers elle, démunie.

- Maman ! Tu aurais dû me dire de faire attention, que le bol serait chaud! Tu aurais dû me prévenir que j'allais me brûler et, ainsi, m'éviter cette douleur ! N'est-ce pas ton rôle de mère que de protéger tes enfants ?

- Oh, tu t'es fait mal ? Mais évidemment, c'est chaud. C'est normal, un bol qui sort du micro-onde est chaud, tu es assez grande pour le savoir maintenant.

Ces paroles silencieuses ondoyent sur un pont suspendu jeté entre ses yeux et les miens. Un pont branlant, vertigineux, érigé sur un trouble qui maintient dans les airs un flux de mots embouteillés. Des mots volants, présents sans être articulés, captés sans être prononcés, tourbillonnent dans la cuisine comme une nuée d'insectes ravageurs.

La fulgurance et la violence de cette expérience me laissent stupéfaite, absourdie. Ce n'est pas la douleur de la brûlure qui me fige, mais ce qu'elle laisse entrevoir. En une seule fraction de seconde, un cratère immense s'est ouvert devant moi. Une déchirure d'une profondeur inattendue fend l'épaisseur de mes croyances.

Tout ce sur quoi je reposais, cette épaisseur douce et molletonnée qui assurait mon rapport au monde et aux choses, qui constituait mon fondement, ma trame et mon ossature ; tout est balayé de plein fouet. En un instant, je suis dépouillée. On ne m'avait pas prévenue, personne ne m'avait avertie que la douleur se cachait là, sous la vie. Les bras m'en tombent. Les épaules basses, ma contenance s'étirole

Un puissant sentiment d'injustice et de trahison s'empare de moi. Le sentiment d'être punie à tort. On m'a punie, alors que je m'en étais simplement remise à la bonne marche du monde. Naïvement, je n'avais jamais soupçonné que son mécanisme puisse s'enrayer.

Alors, c'est ça la vie, maman ? C'est ainsi, que va la vie ? La menace guette-t-elle donc partout, toujours ? Et personne, pas même ma propre mère, ne

peut-elle m'en prémunir ?

Vais-je réellement devoir déambuler dans ma vie sur du sable mouvant, sans même pouvoir me

retenir à ce fil de plomb, que tu tenais fermement de tes deux mains, et qui maintenait l'équilibre du monde?

Comment tenir debout, continuer à marcher encore à présent ? Comment ne pas renoncer, ne pas abdiquer face à tant d'instabilité?

Un silence, pesant et électrique, essaye tant bien que mal de contenir le malaise. Les particules du monde qui ont été pulvérisées du sol au plafond retombent doucement, comme de la poussière dans un rayon de lumière et essayent de rétablir un semblant d'évidence.

Je me sens terriblement « enfant », immature, j'ai honte. Honte de n'avoir su faire face à la situation, honte de n'avoir su assumer seule la conséquence de mes actes et, surtout, honte d'avoir lancé infantilement ce regard inquisiteur et réprobateur à ma mère. Dans son regard en retour, furtif mais intense, c'est de la pudeur que j'ai saisie; la pudeur d'une mère embarrassée de surprendre involontairement son enfant dans une situation inconfortable. La pudeur d'avoir entrevu son intimité profonde au travers d'une faille, d'une plaie béante, ouverte sur le plus sombre du possible.

Dans la cuisine, Maïté relance les premiers mots, des mots sans importance qui nettoient l'atmosphère. Le temps, qui s'était immobilisé sous la pression et l'intensité de l'événement, recommence à creuser son sillage en un tic-tac régulier. La vie reprend son cours comme si rien ne s'était passé. Pourtant, quelque chose a changé ; l'air est plus épais, il s'est chargé d'un monde indécible, d'un écho infini.

